



DANIEL
SILVA
LA VEUVE NOIRE

Une nouvelle mission de Gabriel Allon

Harper
Collins
NOIR

DÉJÀ PARUS DU MÊME AUTEUR

L'affaire Caravaggio

L'espion anglais

DANIEL SILVA

La veuve noire

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
PHILIPPE MORTIMER

Harper
Collins

NOIR

Titre original :

THE BLACK WIDOW

Ce livre est publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A.

© 2016, Daniel Silva.

© 2017, HarperCollins France pour la traduction française.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Homme : © PAUL THOMAS CROONEY/ARCANGEL

Réalisation graphique couverture : RÉMI PÉPIN

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Tél. : 01 42 16 63 63

www.harpercollins.fr

ISBN 979-1-0339-0104-4 — ISSN 2551-0096

*Pour Stephen L. Carter, pour son
amitié et sa confiance.
Et, comme toujours, pour mon épouse,
Jamie, et mes enfants, Lily et Nicholas.*

« Les drapeaux noirs viendront de l'Orient, brandis par des hommes puissants à longs cheveux et longues barbes, et leurs surnoms seront dérivés des villes. »

LES HADITHS

« Donnez-moi une fille à un âge où l'on est impressionnable, et elle m'appartiendra toute sa vie. »

MURIEL SPARK,
Les belles années de Mlle Brodie

PREMIÈRE PARTIE

RUE DES
ROSIERS



I. Le Marais, Paris

Ce fut le drame de Toulouse qui causa la perte de Hannah Weinberg. Ce soir-là, elle appela Alain Lambert, un contact au ministère de l'Intérieur, et lui dit que, cette fois, il fallait agir. Alain lui promit une réaction ferme et audacieuse — formule typique du fonctionnaire français qui n'a aucune intention d'agir. Le lendemain matin, le ministre en personne se rendit sur le site de l'agression, d'où il lança un appel au « dialogue » et à l'« apaisement ». Aux parents des trois victimes, il n'offrit que ses condoléances.

— Nous ferons d'autres efforts, dit-il avant de repartir en hâte à Paris. Il le faut.

Les victimes avaient une douzaine d'années : deux garçons et une fille, tous trois de confession juive. Les médias français omirent de mentionner leur religion dans les premiers reportages, tout comme le fait que les six agresseurs étaient musulmans, se contentant de parler de jeunes d'une *banlieue*¹ est de l'agglomération toulousaine. La description de l'attaque était si vague qu'elle frôlait l'inexactitude. Selon une radio française, une altercation était survenue devant une pâtisserie. Trois personnes avaient été blessées, dont l'une grièvement. La police avait ouvert une enquête. Aucune arrestation n'avait été effectuée.

En réalité, il ne s'agissait pas d'une rixe mais d'une embuscade soigneusement préméditée. Et les agresseurs n'étaient pas des « jeunes », mais des adultes ayant tous dépassé la

1. En français dans le texte. (NdT)

vingtaine, qui s'étaient rendus dans le centre de Toulouse en quête de juifs à brutaliser. Que leurs victimes soient des enfants ne semblait pas les avoir troublés. Ils avaient décoché des coups de pied aux deux jeunes garçons et les avaient couverts de crachats avant de les frapper sauvagement. La fillette avait été plaquée au sol et son visage tailladé à coups de couteau. Avant de prendre la fuite, les six agresseurs s'étaient tournés vers des passants médusés en criant : « *Khaïbar, Khaïbar, ya Yaboud !* » Les témoins l'ignoraient, mais ce slogan en arabe était une référence à la conquête, au VII^e siècle, d'une oasis juive située près de la ville sainte de Médine. Un message sans équivoque : les armées de Mahomet venaient combattre les juifs de France.

Malheureusement, l'agression de Toulouse n'était pas sans précédent et les avertissements n'avaient pas manqué. La France était désormais confrontée au pire accès de violence antisémite depuis l'Holocauste. Des synagogues avaient essuyé des jets de bombes incendiaires, des tombes avaient été profanées, des magasins pillés, des domiciles vandalisés et leurs façades couvertes de graffitis menaçants. Plus de quatre mille agressions antisémites avaient été comptabilisées pour la seule année précédente, toutes soigneusement répertoriées par le Centre Isaac Weinberg pour l'étude de l'antisémitisme en France.

Baptisé du nom du grand-père paternel de Hannah et hautement sécurisé, le Centre avait ouvert ses portes dix ans auparavant et était devenu l'association de ce genre la plus respectée en France. Quant à Hannah Weinberg, elle était considérée comme la personnalité la plus active du pays face à la nouvelle vague d'antisémitisme. Ses partisans la qualifiaient de « militante de la mémoire », une femme qui ne reculait devant rien pour faire pression sur l'Etat français afin qu'il protège sa minorité juive assiégée. Ses détracteurs étaient beaucoup moins charitables. En conséquence, Hannah avait cessé depuis longtemps de lire ce qu'on disait d'elle dans la presse.

Le Centre Weinberg était situé rue des Rosiers, rue principale du quartier de Paris le plus imprégné de culture juive. L'immeuble de Hannah faisait l'angle de cette rue et de la rue Pavée. Sur l'interphone, cependant, elle se nommait Mme Bertrand — l'une des rares mesures de sécurité qu'elle avait prises. Elle habitait seule, parmi des meubles et des bibelots accumulés par sa famille au cours de trois générations. Il y avait là une modeste collection de tableaux et plusieurs centaines de bésicles, sa passion secrète. A cinquante cinq ans, elle était célibataire et sans enfant. De temps à autre, elle s'autorisait un amant. Alain Lambert, son contact au ministère de l'Intérieur, avait constitué naguère une agréable distraction, lors d'une précédente période particulièrement tendue. Il appela Hannah chez elle après la visite éclair de son supérieur à Toulouse.

— Quel manque de courage ! dit-elle d'un ton acide. Il devrait avoir honte d'être aussi mou...

— Nous avons fait de notre mieux.

— Cela ne suffit pas.

— En ce moment, mieux vaut ne pas jeter de l'huile sur le feu.

— C'est ce qu'on disait déjà pendant l'été 1942.

— Ne dramatisons pas.

— Je n'ai donc pas le choix, Alain. Je vais faire une déclaration.

— Pèse bien tes mots, sois prudente. Nous sommes les seuls qui se dressent entre eux et vous.

Hannah raccrocha. Puis elle ouvrit le tiroir supérieur de son secrétaire et en sortit une clé. Elle ouvrait une porte au bout du couloir, donnant sur sa chambre d'enfant, figée dans le temps. Un lit à baldaquin coiffé d'une tenture en dentelle... Des étagères garnies d'animaux en peluche et d'autres jouets... Un poster défraîchi d'un acteur américain au temps de sa gloire... Et un tableau, invisible dans la pénombre et accroché au-dessus d'une commode rustique : une œuvre de Vincent Van Gogh, *Marguerite Gachet assise à*

sa coiffeuse. Hannah passa le doigt sur le relief rugueux des coups de pinceau en songeant à l'homme qui avait accompli l'unique restauration du tableau. Comment réagirait-il à de tels événements ? *Non*, se dit-elle en souriant. *Lui, il serait trop violent...*

Elle s'allongea sur son lit d'enfance, et un sommeil sans rêve la prit par surprise. Quand elle se réveilla, elle avait mis au point un plan.

La semaine suivante, Hannah et son équipe consacrèrent presque tout leur temps aux préparatifs, dans les plus strictes conditions de sécurité. Des participants potentiels furent discrètement approchés. On dut forcer la main à certains d'entre eux. Des donateurs furent mis à contribution. Deux des plus fidèles sources de financement du Centre rechignèrent à mettre la main à la poche, estimant, comme le ministre de l'Intérieur, qu'il était préférable de ne pas jeter de l'huile sur le feu. Pour compenser, Hannah dut puiser dans ses propres ressources financières, qui étaient considérables. Cette richesse était d'ailleurs fustigée par ses détracteurs.

A la fin se posa le problème du nom qu'il fallait donner à l'événement. Rachel Lévy, qui dirigeait le service des relations publiques du Centre, penchait en la matière pour une certaine modération. Mais Hannah s'y opposa.

— Quand les synagogues brûlent, insista-t-elle, la prudence est un luxe qu'on ne peut plus se permettre.

Hannah souhaitait sonner l'alarme et lancer un appel à l'action. Elle griffonna quelques mots sur un bout de papier qu'elle posa sur le bureau encombré de Rachel.

— Voilà qui devrait retenir leur attention, dit-elle.

A ce stade, aucune personnalité n'avait consenti à assister à l'événement — hormis un blogueur américain, un enquiquineur qui était aussi commentateur télé, et qui aurait accepté une invitation à son propre enterrement. Puis Albert Goldman, l'éminent historien de Cambridge,

spécialiste de l'antisémitisme, laissa entendre qu'il pourrait bien faire le voyage — à condition, bien sûr, que Hannah lui réserve deux nuits dans sa suite préférée au Crillon. Forte de cet engagement de Goldman, Hannah attira le professeur américain Maxwell Strauss, de Yale, qui ne laissait jamais passer une occasion d'être sur la même scène que son rival britannique. Les autres participants ne tardèrent pas à se manifester. Le directeur du musée du Mémorial de l'Holocauste des Etats-Unis annonça qu'il serait présent, ainsi que deux importants historiographes de la Shoah et un spécialiste du génocide des juifs de France travaillant pour le mémorial Yad Vashem de Jérusalem.

Une romancière fut inscrite dans la liste des intervenants, davantage pour son immense popularité que pour son expertise historique, ainsi qu'un politicien de l'extrême droite française, souvent malveillant. Plusieurs dirigeants spirituels ou communautaires musulmans furent également invités. Tous déclinèrent l'invitation. Tout comme le ministre de l'Intérieur — Alain Lambert en informa directement Hannah.

— Tu croyais vraiment qu'il serait présent à une conférence dont l'intitulé est aussi provocateur ?

— Non, je ne lui prêtais pas un tel courage !

— Et la sécurité ?

— Nous nous sommes toujours débrouillés seuls.

— Pas d'Israéliens dans le service d'ordre, Hannah. Ça donnerait un relent d'espionnage à la conférence.

Rachel Lévy publia le communiqué de presse le lendemain. Les médias étaient invités à couvrir la conférence. Un nombre limité de sièges était prévu pour accueillir le public. Quelques heures plus tard, dans une rue animée du 20^e arrondissement, un homme armé d'une hachette se jeta sur un juif orthodoxe et le blessait grièvement. Avant de s'enfuir, l'assaillant brandit son arme sanglante et hurla :

« *Khaïbar, Khaïbar, ya Yahoud !* »

La police annonça qu'elle ouvrait une enquête.

Pour des raisons de sécurité, la conférence devait avoir lieu seulement cinq jours après la publication du communiqué. Par conséquent, Hannah attendit la dernière minute pour préparer ses remarques préliminaires. La veille de l'événement, elle s'y attela dans sa bibliothèque, griffonnant nerveusement sur un bloc de papier.

Elle se dit que c'était l'endroit le plus approprié pour rédiger un tel document, car cette bibliothèque avait un jour été celle de son grand-père. Né dans la voïvodie de Lublin, en Pologne, il s'était réfugié à Paris en 1936, quatre ans avant l'arrivée de la Wehrmacht de Hitler sur les Champs-Élysées. Le matin du 16 juillet 1942 — jour funeste resté dans l'histoire sous le nom de Jeudi noir —, des policiers français, munis de cartes de déportation bleues, arrêtaient Isaac Weinberg et son épouse, en même temps que près de 13 000 autres juifs nés à l'étranger. Isaac Weinberg avait réussi à cacher deux choses avant la rafle tant redoutée : son fils unique, un jeune garçon nommé Marc, et le tableau de Van Gogh. Marc Weinberg survécut à la guerre en se cachant et, en 1952, parvint à récupérer l'appartement de la rue Pavée qu'une famille française occupait depuis la rafle du Vel' d'Hiv. Miraculeusement, le tableau se trouvait toujours à l'endroit où Isaac l'avait dissimulé : sous les lattes du parquet de la bibliothèque, au-dessous du bureau auquel Hannah était assise à présent.

Trois semaines après leur arrestation, Isaac Weinberg et sa femme furent déportés à Auschwitz et gazés dès leur arrivée. Deux victimes de plus parmi les 75 000 juifs de France exterminés dans les camps de la mort de l'Allemagne nazie — une tache indélébile dans l'histoire de France. Mais cela pouvait-il arriver une nouvelle fois ? Le temps était-il venu pour les 475 000 juifs de France — la troisième communauté juive du monde par le nombre — de faire leurs valises et de prendre la route de l'exil ? Telle était la question que posait Hannah dans l'intitulé de sa conférence. L'année précédente, ils étaient près de 15 000 à avoir émigré en Israël,

et les départs étaient tous les jours plus nombreux. Toutefois, Hannah n'avait aucune intention de les rejoindre. Malgré tout ce que pouvaient en dire ses ennemis, elle se sentait d'abord française et ensuite juive. L'idée de vivre ailleurs que dans le 4^e arrondissement lui était odieuse. Pourtant, elle sentait que son devoir était de mettre en garde les juifs de France contre l'orage qui s'annonçait. Leur existence en tant que communauté n'était pas menacée. « *Mais, quand un immeuble brûle, écrit à présent Hannah, la meilleure chose à faire est de trouver l'issue de secours la plus proche.* »

Elle acheva un premier brouillon peu avant minuit. *C'est trop véhément*, songea-t-elle, *et il y a peut-être un peu trop de colère...* Elle arrondit les angles et ajouta plusieurs statistiques accablantes. Puis elle tapa ce deuxième jet sur son ordinateur portable, en imprima un exemplaire et trouva le chemin de son lit vers 2 heures. La sonnerie du réveil la tira de son sommeil à 7 heures. Elle but un bol de café au lait avant de se doucher. Ensuite, elle resta un instant devant sa glace en peignoir de bain, examinant son visage. Son père, dans un moment de franchise brutale, avait dit un jour de sa fille unique que, si Dieu avait été généreux en la dotant de son intelligence, il s'était montré parcimonieux quant à sa beauté. Ses cheveux noirs ondulés étaient striés de mèches grises qu'elle avait laissé proliférer. Son nez était fort, ses yeux grands et bruns. Son visage n'avait jamais été joli, mais personne ne l'avait jamais trouvée idiote. *En un tel moment*, se dit-elle, *ma laideur est un atout.*

Elle appliqua un peu de maquillage sur ses cernes et se coiffa avec plus de soin que d'habitude. Puis elle s'habilla en vitesse — une jupe et un pull, tous deux en laine noire, des bas sombres et une paire de chaussures plates — avant de descendre l'escalier. Après avoir traversé la cour intérieure, elle poussa la porte principale de l'immeuble de quelques centimètres et jeta un coup d'œil dans la rue. Il était 8 heures passées. Parisiens et touristes marchaient d'un pas alerte

sous un ciel gris, en ce début du printemps. A première vue, personne ne la guettait.

Elle se risqua donc au-dehors et passa devant plusieurs boutiques de vêtements de luxe avant de s'engager dans la rue des Rosiers. Pendant quelques mètres, elle se serait crue dans une rue ordinaire de n'importe quel arrondissement un peu huppé de la capitale. Puis Hannah passa devant une pizzeria casher et plusieurs gargotes ornées d'inscriptions en hébreu où l'on vendait des falafels, et le vrai caractère de la rue se révéla. Elle se demanda à quoi ressemblait la rue le jour de la rafle du Vel' d'Hiv. Elle imagina les personnes arrêtées, sans défense, qui montaient dans des camions découverts, chacun serrant bien fort la poignée de l'unique valise qu'il lui était permis d'emporter dans son voyage vers la mort. Elle songea aux voisins, qui assistaient à la scène, du haut de leurs fenêtres... Certains silencieux, honteux... D'autres pouvant à peine dissimuler leur joie au spectacle de l'infortune d'une minorité honnie. L'image de ces Parisiens disant adieu de la main resta un instant dans la tête de Hannah tandis qu'elle marchait d'un pas décidé, ses chaussures claquant en cadence sur le pavé.

Le Centre Weinberg se dressait au bout de la rue, dans une partie moins commerçante, dans un immeuble de quatre étages qui avait abrité, avant la guerre, un journal de langue yiddish et une petite fabrique de manteaux. Une file de plusieurs dizaines de personnes s'étendait au pied du bâtiment, à l'entrée duquel deux vigiles en costume sombre, jeunes et athlétiques, procédaient à une fouille soigneuse. Hannah se faufila entre les vigiles et monta au premier étage, dans le salon réservé aux hôtes de marque. Albert Goldman et Max Strauss se dévisageaient d'un œil méfiant, une tasse de mauvais café à la main. La romancière parlait d'un air solennel à l'un des deux historiographes de la Shoah. Le directeur du musée de l'Holocauste américain échangeait des documents avec son ami de longue date, le spécialiste dépêché par le mémorial Yad Vashem. Seul le

blogueur américain semblait n'avoir personne à qui parler. Il entassait des croissants et des brioches sur son assiette comme s'il n'avait pas mangé depuis une semaine.

— Ne vous inquiétez pas, lui dit Hannah en souriant. Il y a un déjeuner de prévu.

Elle passa un petit moment avec chacun des intervenants avant de s'enfermer dans son bureau pour relire ses notes. Un moment plus tard, Rachel Lévy entrouvrit la porte en désignant son bracelet-montre.

— Il y a du monde ? s'enquit Hannah.

— Trop.

— Et les journalistes ?

— Ils sont tous venus, y compris ceux du *New York Times* et de la BBC.

A cet instant, le téléphone portable de Hannah vibra. C'était un SMS d'Alain Lambert. En le lisant, elle fronça les sourcils.

— C'est quoi ? demanda Rachel.

— Juste Alain, toujours égal à lui-même...

Hannah posa le téléphone sur son bureau, rassembla ses notes et se leva. Rachel Lévy attendit qu'elle soit sortie de la pièce avant de prendre le téléphone et de le déverrouiller. Le texto de Lambert s'afficha :

Sois prudente, ma chère...

Le Centre Weinberg n'était pas assez spacieux pour abriter un auditorium, mais la salle qui occupait tout le dernier étage était l'une des plus belles du Marais. Orientée vers la Seine, une rangée de baies vitrées offrait une vue magnifique sur les toits de Paris. De grandes photos en noir et blanc, attestant de la vie du quartier avant le Jeudi noir, étaient accrochées aux murs. Toutes les personnes qui figuraient sur ces clichés avaient péri dans la Shoah — y compris Isaac Weinberg, photographié dans sa bibliothèque trois mois

avant la catastrophe du 16 juillet 1942. Hannah passa le doigt sur le portrait de son aïeul, comme elle l'avait fait sur le Van Gogh. Seule Hannah connaissait le lien secret entre le tableau, son grand-père et le centre qui portait son nom. *Non*, se dit-elle, *ce n'est pas tout à fait exact. Le restaurateur connaît, lui aussi, ce lien...*

Une longue table rectangulaire avait été placée sur une estrade, devant les baies vitrées. Deux cents chaises avaient été disposées face à l'estrade, alignées comme des soldats. Elles étaient toutes occupées et une centaine de spectateurs supplémentaires durent rester debout, au fond de la salle. Hannah s'assit sur le siège qui lui était destiné — elle avait accepté de faire bouclier entre Goldman et Strauss. Elle entendit Rachel Lévy prier les membres de l'assistance de bien vouloir éteindre leurs téléphones portables. Et ce fut à Hannah de prendre la parole. Elle alluma son micro et jeta un coup d'œil à la première ligne de sa déclaration préliminaire. « Le simple fait qu'il soit nécessaire d'organiser une telle conférence est en soi tragique... » Et ce fut à ce moment qu'on entendit une rafale de bruits secs, comme des pétards, puis une voix masculine crier en arabe :

— *Khaïbar, Khaïbar, ya Yaboud !*

Hannah descendit de l'estrade et se tourna vers les baies vitrées pour voir ce qui se passait.

— Mon Dieu, murmura-t-elle.

Elle se retourna et hurla aux intervenants de s'éloigner des vitres, mais son avertissement fut noyé dans le bruit de l'explosion. En un éclair, la salle fut ravagée par une tornade de verre brisé, de chaises volantes, de parpaings, de vêtements et de membres humains. Hannah eut conscience de basculer en avant mais sans savoir si elle chutait ou si elle s'envolait. Elle crut voir Rachel Lévy tourner comme un derviche. L'instant suivant, elle avait disparu de son champ de vision.

Elle se stabilisa enfin, peut-être sur le dos, peut-être sur le ventre — peut-être dans la rue, peut-être dans une

tombe de briques et de béton. Le silence était oppressant. Ainsi que la fumée et la poussière. Elle essaya d'essuyer la poussière qui lui couvrait les paupières, mais son bras droit était inerte. C'est alors que Hannah se rendit compte qu'elle n'avait plus de bras droit. Plus de jambe droite. Elle tourna légèrement la tête et vit un homme étendu à côté d'elle.

— Professeur Strauss ?

Il était mort. *Bientôt*, songea Hannah, *je serai morte, moi aussi.*

Tout d'un coup, elle eut atrocement froid. Elle supposa que c'était dû à la perte de sang. Ou peut-être était-ce le vent qui dissipait la fumée noire qui enveloppait son visage. Elle comprit alors qu'elle et le professeur Strauss étaient allongés l'un à côté de l'autre dans les gravats, rue des Rosiers. Une silhouette toute de noir vêtue pointait le canon d'un automatique vers Hannah. Son visage était masqué, mais ses yeux étaient visibles. Ils étaient d'une beauté presque choquante. Deux kaléidoscopes de braise et de cuivre.

— Je vous en prie, murmura Hannah.

Mais les yeux ne firent que s'embraser davantage. Puis il y eut un éclair de lumière blanche — et Hannah se vit en train de marcher dans un couloir, et ses membres manquants avaient repoussé... Elle franchit le seuil de la porte de sa chambre d'enfant et tâtonna dans l'obscurité pour trouver le Van Gogh. Le tableau avait disparu. Un instant plus tard, Hannah avait disparu, elle aussi.

Une mission de Gabriel Allon

DANIEL **SILVA** LA VEUVE NOIRE

Dans le quartier du Marais, à Paris, Hannah Weinberg, directrice du Centre pour la recherche sur l'antisémitisme en France, meurt dans un attentat à la bombe revendiqué par Daesh. L'espion israélien Gabriel Allon est alors sollicité pour retrouver Saladin, énigmatique leader terroriste, et prévenir de futurs carnages. Pour mener à bien sa mission, infiltrer un espion au sein de Daesh semble la meilleure option. Gabriel réquisitionne alors Natalie, une jeune femme juive, brillante, exerçant comme médecin dans un hôpital de Jérusalem. Elle devra incarner une Palestinienne avide de vengeance et intégrer les rangs de l'ennemi. Elle commence alors un entraînement pour devenir une autre : Leila...

Signant un roman d'espionnage ultra-réaliste, Daniel Silva propose une exploration saisissante des rouages mortels de Daesh.



© Marco Grob

Classé n°1 sur les prestigieuses listes de best-sellers du *New York Times*, Daniel Silva a reçu de multiples récompenses internationales pour ses dix-neuf romans publiés avec succès dans plus de trente pays. Daniel Silva est membre du Conseil d'administration du Mémorial américain de l'Holocauste et vit en Floride avec sa femme, Jamie Gangel, et leurs deux enfants, Lily et Nicholas.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Philippe Mortimer

Harper
Collins
NOIR

19,90 €

89.2388.8



9 791033 901044

www.harpercollins.fr